

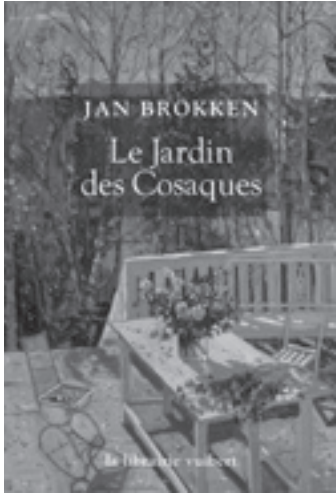
Publié dans *Septentrion* 2018/2.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

Un entre-deux périlleux : Jan Brokken, «Le Jardin des Cosaques»

Nous en viendrions presque à penser que la parution en français d'un ouvrage de Jan Brokken (° 1949) est un événement littéraire, tant l'écrivain prolifique n'est traduit qu'au compte-gouttes dans les contrées francophones. Après *Les Âmes baltes* en 2013¹, La Librairie Vuibert vient de faire paraître *Le Jardin des Cosaques*: l'histoire d'une amitié singulière entre un jeune procureur, Alexandre von Wrangel, et l'écrivain Fiodor Dostoïevski, alors exilé en Sibérie. S'il a fait paraître quelques ouvrages prometteurs, le jeune romancier russe n'est alors pas encore devenu l'artiste mondialement connu. Il est le proscrit angoissé, le banni de l'ombre, traversé par des questionnements existentiels auxquels seul un procureur fraîchement diplômé et nommé à Semipalatinsk prête une oreille favorable. Au cœur du jardin des Cosaques, lieu à l'écart de la ville, qui recueille l'intimité de cette amitié exceptionnelle, il est question du mal, de ces crimes qui noircissent l'âme humaine jusqu'à la sublimer, de femmes à la beauté si vertigineuse qu'elles constituent une quête à part entière... autant de thèmes qui traverseront l'œuvre encore à venir de Dostoïevski.

Si Jan Brokken peine autant à se faire connaître en France, c'est peut-être que ses ouvrages déroutent à franchir les frontières des styles littéraires connus. *Le Jardin des Cosaques* est un récit à la première personne, une narration d'Alexandre von Wrangel, sans que l'œuvre puisse être clairement identifiée comme un roman, ni un ouvrage historique. Nous sommes dans un entre-deux périlleux, qui relèverait de la malhonnêteté si l'on ne sentait une réelle humilité de la part de l'auteur, un effacement devant la construction silencieuse d'une relation qui allait permettre l'éclosion d'une des œuvres littéraires les plus exceptionnelles au monde.



L'écrivain néerlandais prévient ses lecteurs, dès l'avant-propos: «Je n'aime pas beaucoup les vies romancées. [...] Je n'aime pas davantage les biographies où le personnage principal ne se détache pas des simples faits.» Ce choix d'un récit qui se situe à mi-distance entre ces deux genres identifiés est précisément la richesse et la limite du récit. À partir des mémoires publiés à Saint-Pétersbourg par Alexandre von Wrangel et d'une quarantaine de lettres échangées entre le procureur et l'écrivain, Jan Brokken tente de reconstituer le fil de leur amitié. Entre roman et biographie, il conçoit des interstices *vraisemblables*, ni complètement avérés, ni totalement imaginés, maintenant un récit vivant. Son intégrité est telle qu'il ne veut pas inventer des épisodes qui n'auraient aucune prise historique, si bien que, par endroits, l'écrivain néerlandais manque de documentation, de matière concrète. Le récit n'est ainsi pas exempt de répétitions, notamment sur les amours tourmentées des deux hommes, au risque de l'enlissement.

Un élément joue néanmoins en la faveur de Jan Brokken: l'œuvre foisonnante à venir de l'écrivain russe, à commencer par *Souvenirs de la maison des morts*, qui dévoile les terribles conditions du bagne. L'intérêt de cet ouvrage est de montrer en quoi le bagne sibérien, qui fut infligé durant un nombre d'années, pour une

raison dérisoire, au pauvre homme Fiodor, fut un terreau d'une rare fécondité pour le romancier Dostoïevski. Alexandre von Wrangel en est l'unique et précieux témoin, de même que l'écrivain néerlandais s'en fait aujourd'hui le passeur.

Les deux hommes révèlent ainsi l'impétueux attrait de l'auteur de *Crime et Châtiment* pour les tréfonds de l'âme humaine. Insensible devant la beauté de la nature, il n'a qu'une obsession, que Jan Brokken parvient à transcrire tout au long de son récit: «La conduite de l'homme avec ses qualités, ses faiblesses et ses passions, accaparait toute son attention, le reste lui semblait sans importance. Il était toujours à l'affût de la moindre faille dans l'âme humaine». Si Jan Brokken le qualifie d'«anatomiste» disséquant jusqu'à la mise à nu, Dostoïevski est aussi l'archétype de l'homme russe, du spirituel slave, en quête de miséricorde, c'est-à-dire d'un cœur - de femme ou de Dieu - qui se penche sur la misère, à commencer par la sienne. «En l'homme, il trouvait réunis l'absurde, l'inconcevable et le prodigieux», écrit l'écrivain néerlandais, c'est-à-dire le trivial et le sublime, le profane et le sacré, l'obscur forfait et la possibilité d'une rédemption, la boue du bagne et l'écriture salvatrice. Les romans de Dostoïevski portent la marque, comme un stigmaté, du fer sibérien: ils contiennent probablement une force tragique incomparable du fait de ces années d'exil. C'est la finesse de Jan Brokken de nous ouvrir à cet accouchement, qui aurait été atroce sans la présence d'une altérité, d'un ami, d'Alexander von Wrangel.

Pierre Monastier

Voir *Septentrion*, XLIV, n° 3, 2015, pp. 8-17.

JAN BROKKEN, *Le Jardin des Cosaques* (titre original : *De Kozakkentuin*), traduit du néerlandais par Mireille Cohendy, La Librairie Vuibert, Paris, 2018 (ISBN 978 2 311 10201 7).

1 Titre original : *Baltische zielen*. La traduction française, signée Mireille Cohendy, a paru aux éditions Denoël de Paris.